

EUGÈNE LE MOUËL

L'Héroïsme Breton

Au Cours de la Guerre Actuelle

Conférence faite le 13 mai 1917
Sous la Présidence de Charles Le Goffic
Dans les Salons de la Duchesse de Rohan

Prix : 1 Franc.
(1 fr. 10 par poste)

AU BÉNÉFICE
de l'Œuvre du *Fusilier-Marin* et du *Soldat Breton*
Bureaux du Breton de Paris :
14, Rue Vaneau, 14
PARIS (7^e)



Allocution de Charles Le Goffic

« Il est de tradition constante qu'au début de toute conférence, le conférencier soit présenté au public, et vous me savez trop traditionnaliste pour penser que je puisse me dérober à une obligation qui a presque pris chez nous la force d'un rite.

Je n'ai pourtant jamais tant senti la vanité de ce rite qu'aujourd'hui où le conférencier s'appelle Eugène Le Mouél. Si un écrivain, si un poète n'avait pas besoin d'être présenté à un public breton, c'est bien celui-ci. Vous le connaissez tous ; vous l'admirez tous ; son œuvre, qui a été l'objet des plus hautes distinctions et que l'Académie française a couronnée à plusieurs reprises : *Bonnes gens de Bretagne, Fleur de blé noir, Enfants bretons, Jeunes filles*, etc., est dans toutes les mémoires. Aucun poète de Bretagne n'a le vers plus large, la facture plus solide, le rythme mieux équilibré ; aucun ne possède au degré de Le Mouél le don d'émouvoir, surtout quand de sa belle voix chaude et veloutée, dont vous apprécierez tout à l'heure les sa-

vantes inflexions, il veut bien prendre la peine de réciter lui-même ses poèmes : *l'Héritage du grand-père, le Père Jean, Le char à banc d'Yves Naour, Mousse de l'Etat* et autres chefs-d'œuvre aujourd'hui classiques et qui ont pris place dans tous les recueils de morceaux choisis. Ils ont un caractère si objectif ! Ils s'impriment avec une telle netteté sur la rétine ! On dirait que, comme Théophile Gautier, Le Mouël, qui est, ne l'oublions pas, un de nos plus savoureux dessinateurs, voit d'abord les choses en artiste avant de les voir en poète, qu'il interprète lui-même ses propres dessins, qu'il en fait la légende, qu'il en dégage l'âme. Il est le premier imagier de Bretagne ! Et certes ce poète, cet imagier, dont les livres de vers sont comme des albums fleuris où s'est déposée toute la grâce, tout le charme nostalgique de notre vieille province, était déjà plus qualifié qu'aucun autre pour évoquer son héroïsme sur les champs de bataille. Mais il avait un titre plus haut encore à vous parler des soldats et des marins bretons : il est lui-même le père d'un héros, quatre fois cité à l'ordre du jour, décoré de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre avec palme : le capitaine Louis Le Mouël.

Parti lieutenant de réserve le 4 août 1914, Louis Le Mouël a été partout où « ça chauffait », en Lorraine, sur la Marne, avec la 6^e armée; dans l'Aisne, autour de Soissons; dans l'Artois (Carency, Souchez); dans la Somme (Bouchavesnes, Sailly-Sailliel), dernièrement à Craonne et à la Ville-aux-Bois.

Cité successivement à l'ordre du régiment, à l'ordre de la brigade et promu capitaine le 20 septembre 1915, il est l'objet d'une troisième citation, à l'ordre de l'armée, le 7 octobre 1915, avec ce motif :

« Capitaine de réserve très énergique et très brave, qui s'est déjà distingué maintes fois par son courage dans le cours de la campagne et a été nommé capitaine pour ses brillantes qualités militaires. — Le 28 septembre 1915 a entraîné lui-même sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies avec un grand élan et a été très grièvement blessé. »

Il avait même été si grièvement blessé qu'on l'avait cru mort : une balle l'avait traversé en pleine poitrine, de part en part. Décoré de la Légion d'honneur sur son lit d'hôpital, Louis Le Mouël, à peine guéri, reprenait sa place au front comme capitaine adjudant-major au 31^e régiment d'infanterie. C'est dans ce poste de choix qu'aux récentes et brillantes attaques de Craonne il vient encore de se distinguer. Sa quatrième citation à l'ordre du corps d'armée lui confère l'étoile d'or...

Je m'arrête, Mesdames et Messieurs. Je ne veux pas retarder davantage la joie patriotique, le plaisir douloureux, mais si réconfortant, que vous allez certainement ressentir, en écoutant mon ami Le Mouël. Je manquerais cependant au plus élémentaire de mes devoirs si, avant de donner la parole au conférencier, je ne saluais ici, non pas seulement en mon nom, mais au nom de toute la Bretagne, au nom de toute la France,

l'admirable femme qui, non contente d'avoir mis à la disposition des blessés, sous la direction d'un Breton de grand cœur et d'une habileté chirurgicale unanimement reconnue, le Docteur Le Fur, son bel hôtel du boulevard des Invalides, non contente de se prodiguer, nuit et jour, au chevet de ces blessés, a fait au pays l'offrande sublime de ce qu'elle avait de plus cher, du fruit même de ses entrailles, du magnifique héros qu'était son fils le duc de Rohan ! Je laisse à Le Mouël le soin et l'honneur de vous parler, comme il convient, de ce héros, qui, par le nom qu'il portait, par l'héritage de gloire accumulé sur sa jeune tête et qu'il a trouvé le moyen de décorer d'un lustre suprême, symbolise plus que tout autre la vaillance de notre race, en même temps que l'indissoluble union de la Bretagne et de la France !

Conférence d'Eugène Le Mouël ⁽¹⁾

Votre amitié pour moi, mon cher Le Goffic, est beaucoup trop indulgente et ce que vous venez de dire me donnerait de l'orgueil, si je ne me souvenais que l'orgueil est un des sept péchés capitaux !

Toutefois, l'estime d'un homme tel que vous, du grand Breton que vous êtes, de l'illustre écrivain appelé aux plus hautes destinées littéraires, me gagnera, j'en suis sûr, la bienveillance générale et je vous en exprime ma plus cordiale gratitude.

En ce qui concerne mon fils, j'aurai l'occasion de vous répondre tout à l'heure.

Mesdames, Messieurs,

Il y a bientôt trois ans, par une fin d'après-midi sombre, où la mélancolie du ciel s'unissait à l'angoisse des âmes, où le soleil d'été, le soleil de la joie, se cachait derrière les nuées, — dans la haute et la basse Bretagne, le long des grèves de la mer, au-dessus du pays des landes et du pays des bois, toutes les cloches tintèrent — toutes les cloches sonnèrent le tocsin pour

(1) Reproduction autorisée pour les journaux ayant un traité avec la Société des Gens de Lettres.

l'incendie de l'Europe. Un homme, celui qui de tous les hommes pouvait le mieux mesurer les conséquences de son crime, l'Empereur d'Allemagne, froidement, délibérément avait jeté la torche ardente dans le brasier gigantesque. L'histoire le maudira et si Dieu le condamne à verser autant de larmes qu'il en a fait couler, il pleurera durant l'éternité !

Par cette fin de journée du premier août 1914, les passants dans les rues des villes s'arrêtèrent, les ouvriers interrompirent leurs tâches, les paysans, penchés sur la terre, relevèrent le front, tous immobiles, pensifs, pénétrés d'un grand frisson qui traversait les cœurs comme un coup de vent subit.

Les cloches sonnaient la guerre...

Soudain, tous les regards étaient devenus graves, mais bientôt une flamme jaillit au fond de tous les yeux, la flamme de la race !

Les Bretons sont fiers et leur fierté vient de loin. Elle vient des temps fabuleux. Elle n'a cessé de grandir depuis qu'elle est sortie des forêts de l'Armorique. Les plus humbles de chez nous ont des façons de chevaliers sans peur et sans reproche, car nous sommes aussi les descendants de ceux d'outre-mer, des compagnons légendaires du Roi Arthur ! Et il n'y a pas d'hommes au monde, qui, mieux que les gens de chez nous, portent en eux-mêmes leurs ancêtres. Quelques soient les modifications d'ordre social ou politique, les Bretons sont des âmes vivants. Partout où ils vont, c'est la tradition glorieuse qui passe avec eux, le culte du devoir, plus durable que le temps,

qui marche, qui agit, qui avance droit devant lui, avec leurs têtes, avec leurs bras, avec leurs jambes. Quand les cloches sonnèrent, l'amour sacré de la patrie brilla dans les yeux des Bretons !

Quand les cloches sonnèrent l'appel aux armes, leur glas s'insinua sous les dalles des tombeaux, sous les herbes des tertres fleuris, dans les cimetières autour des églises. Les trépassés se réveillèrent et si nous n'avons pas entendu leurs voix avec les oreilles du corps, nous avons senti qu'elles emplissaient nos esprits.

Nous n'avons pas entendu le galop des chevaux de Messire Bertrand du Guesclin, d'Olivier de Clisson, du Connétable de Richemond, de La Tour d'Auvergne, mais leurs fantômes, j'en suis sûr, ont surgi de la terre. Ils ont enfourché leurs destriers de bataille et ils s'en sont allés au-dessus de la Bretagne, chevauchant l'espace, laissant derrière eux une trainée de vaillance, spectres invisibles et silencieux, mais présents quand même, ressuscitant à notre insu, la vieille ardeur, la proverbiale ténacité bretonnes !

On rapporte que notre Bertrand disait : « Je suis fort laid, je ne serai jamais bien venu des dames, mais en revanche, je saurai toujours me faire craindre de mes ennemis. »

Nos enfants, qui n'attachent pas plus d'importance qu'euguesclin à la beauté physique, mais qui ne vous déplaisent pas quand même, n'est-ce pas Mesdames ? — nos enfants dont les figures ouvertes, presque candides, ne se comparent même pas

aux physiologies brutales et hypocrites des Germains, en maintes circonstances, se sont fait craindre, eux aussi, de leurs ennemis. Nous en avons l'aveu officiel et dans un communiqué, l'Etat-Major allemand a attribué ses défaites successives devant Douaumont à la résistance invincible des régiments bretons.

A un chevalier de l'armée adverse, nommé Bembro, qui le provoquait à un combat singulier et demandait à faire contre lui trois coups d'épée, c'est encore Messire Bertrand qui répondait : « Six et plus, si vous voulez ! » C'est aussi six fois et plus, c'est dix fois, c'est vingt fois, comme en témoignent les ordres du jour des chefs de l'armée, c'est hier, c'est aujourd'hui, c'est sur tous les points du front que nos gars, toujours à la peine et à l'honneur, se sont rués et se ruent sur l'envahisseur, et sans cesse lui ont opposé et lui opposent une barrière infranchissable !

Ecoutez Charles Le Goffic, qui, avec tant de maîtrise, a narré quelques-unes des batailles où besognèrent rudement nos compatriotes :

« Il n'y a qu'une voix dans le monde
« pour rendre hommage à la magnifique
« attitude des Bretons pendant la guerre !
« Pétain, qui les avait vus à l'œuvre en
« Artois, savait dans quel granit ils sont
« taillés. Contre cette falaise humaine dressée
« subitement devant elle, la fameuse
« et irrésistible infanterie Brandebourgeoise
« se-trente fois revint à la charge et trente
« fois elle s'y écrasa.

« Non, sans y ouvrir hélas, maintes brèches
« sanglantes ! Qui fera le compte, des
« pertes de la Bretagne dans cette guerre !
« Un immense gas roule par ses landes
« et ses grèves. Aucune province, peut-être,
« sur terre et sur mer, n'a été plus prodigieuse
« du sang de ses fils. Et pas une plainte
« n'est sortie de ses lèvres, pas un tré-
« sailllement n'a dérangé l'immobilité de son
« grave et silencieux visage. Sous sa cape
« de deuil comme sous ses atours de fête,
« l'héroïque province est toujours la même.
« Résignation à l'inévitable, soumission
« au devoir, acceptation de tous les sacrifices
« qu'il impose, c'est le secret de sa
« constante attitude dans l'histoire. Mais ce
« fatalisme même d'où vient-il ? De la religion,
« d'une longue hérédité ou du sentiment
« de son impuissance devant les obscures
« et irrésistibles forces naturelles ?
« De ces trois sources, peut-être, mais surtout
« tout de la mer qui est ici plus tyrannique
« que que partout ailleurs, qui ne se contente
« pas de presser de toutes parts la Bretagne,
« qui s'y creuse des rades profondes,
« des, qui y darde les mille tentacules d'argent
« de ses estuaires et de ses fiords, qui
« pousse jusqu'au cœur du pays, la pointe
« violente de ses marées.

« Les temps de paix marquent une trêve
« pour les autres pays, non pour celui-ci
« qui reste aux prises avec l'élément le
« plus perfide et qui, dans une lutte de chaque
« jour, dispute àprement son pain aux
« vagues de l'Océan. On ne craint pas la
« mort quand on vit dans sa familiarité.
« L'héroïsme, qui est un état passager pour

« le commun des hommes, est l'état normal
« des peuples maritimes et la Bretagne est
« un pays maritime ! »

C'est pourquoi, à l'heure de la séparation, au moment où les fils, les frères, les époux s'en allaient vers un inconnu terrible, les pères, les mères, les épouses, les sœurs, dissimulèrent leurs angoisses pour ne pas ébranler ceux qui partaient ! Les visages que bat le vent de la mer — et le vent de la mer souffle au nord, au sud, à l'ouest de la péninsule, secouant toutes les portes de nos maisons, celles de l'intérieur et celles du rivage — les visages des Bretons ont un peu de l'impassibilité des rocs ! Quand les mobilisés s'en furent, les parents, les douloureux parents, les pieds lourds aux quais des gares, le front courbé sous l'inévitable arrêt de la Providence, mais refoulant leurs sanglots, fixèrent dans leurs yeux, pour longtemps, pour toujours parfois, les silhouettes aimées des partants, tandis qu'aux portières des wagons, des gestes indécis, se brouillant peu à peu dans le lointain, leur adressaient le dernier adieu et que des voix, diminuant rapidement, leur criaient par dessus le vacarme du train : *Kenavo ! Kenavo !*... J'en sais que cette minute effroyable a vieilli de dix ans !

Et les femmes, et les mères et les sœurs s'en retournèrent aux logis, aux champs familiers qui leur paraissaient si vides, maintenant que leurs hôtes habituels n'étaient plus là et elles répétaient, les paupières baissées et les mains jointes : *Ma Doué...* *Ma Doué !*... C'est l'éternelle supplique de l'humanité dolente, l'invocation qui contient

toute la douleur et tout l'espoir : « Ayez pitié, mon Dieu, de ceux qui sont en péril de mort ! »

Alors que les vieux, ceux qui naguère avaient bourlingué sur les mers lointaines ou guerroyé dans leur jeune temps, entraient au cabaret, pour se donner du cœur en vidant une bolée de cidre et vanter les exploits futurs des gars, histoire de s'étourdir un brin... « Ah, sacré nom de nom, en casseront-ils des gueules à ces faillis chiens de Boches ! »

Ne blâmez pas la forme brutale de leur pensée. En ce temps-ci, ces phrases-là valent tous les discours et je suis confus d'en dire si long, quand je pense à l'apostrophe de Cambronne, un Breton aussi, celui-là, qui ne mâchait pas ses mots — On m'a demandé de faire une conférence. Je la fais, mais ceux qui parlent sont bien petits auprès de ceux qui agissent, si durement, si hautement.

Pourtant, aujourd'hui, où il est nécessaire, paraît-il, que la gloire soit anonyme, où l'on ne proclame que rarement les noms des héros de la guerre, il faut bien que nous autres, dont la destinée est de noircir du papier ou de prononcer des phrases, il faut que nous sauvions de l'oubli les hauts faits qui sont parvenus jusqu'à nous, les noms des nôtres qui furent les plus grands dans la grande mêlée. C'est un devoir que nous remplissons et c'est la seule raison pour laquelle j'ai l'honneur de parler devant vous.

N'est-il pas vrai, mon cher Le Goffic, que c'est sans aucune arrière pensée d'amour-

propre d'auteur, que vous avez écrit votre beau livre « Dixmude ». Vous l'avez écrit pour les fusiliers-marins, pour leurs vieux parents, pour la Bretagne, pour la France, et vous avez bien fait de le dédier à votre cher fils, Jean Le Goffic, médecin au 3^e bataillon du premier régiment de la brigade des fusiliers-marins.

Vous avez parlé de mon fils, le capitaine Louis le Mouél, en termes émus qui m'ont profondément touché. Je vous en remercie. J'en suis fier et je le déclare franchement. Il n'y a pas de modestie à avoir en pareille matière et personne, j'imagine, n'aura la pensée que nous échangeons des politesses banales, quand je dirai à mon tour, combien votre fils s'est admirablement conduit. Il ne s'agit pas de nos enfants, il s'agit d'enfants de la solide et glorieuse race bretonne, de bons enfants !

Oui, le médecin Jean Lé Goffic n'a ménagé ni son corps ni son cœur dans l'épouvantable tourmente des Flandres et c'est pourquoi, dans une cérémonie émouvante, à laquelle vous avez eu la noble joie d'assister, on a épinglé sur sa vareuse la croix de la Légion d'honneur et la croix de guerre avec palme, pour cette belle citation à l'armée qui en suivait d'autres :

Voici cette citation :

« M. le Médecin de 2^e classe, Jean Le Goffic, médecin aide-major d'un bataillon. Pendant un an a montré de brillantes qualités techniques et le plus grand courage tant dans le service de son poste de secours

que dans celui d'assurer des soins aux blessés, en première ligne, sous le feu de l'ennemi ! »

Ah ! le feu de l'ennemi, là-bas, sur l'Yser ! Quelle infernale avalanche de fer enflammé, à laquelle, dans ce temps-là, nous n'avions pour répondre qu'une artillerie bien inférieure. C'est pourtant sous ces rafales de mort que la brigade de marine a tenu bon, barrant à tout jamais aux Allemands la route de Calais, la brigade des fusiliers-marins, composée, comme toute la marine française, d'un quatre cinquième de Bretons. Si je pouvais vous citer les noms de tous ceux dont la vaillance se haussa jusqu'à l'impossible, officiers et simples mathturins, depuis l'amiral Ronarc'h, « né natif de Quimper-Corentin », commandant de la brigade, jusqu'à ce petit Yves Le Bouc, un gamin de seize ans, échappé de l'école des mousses pour suivre ses aînés, et blessé en relevant son capitaine, vous en entendriez des noms en *ic*, en *ec*, en *our*, de ces noms qui nous glissent un frémissement dans le dos.

Je les ai vus, les fusiliers-marins, dès les premiers jours qui suivirent la déclaration de guerre, faire l'exercice sur l'esplanade des Invalides. Parbleu, ils maniaient le fusil un peu gauchement, de leurs doigts pesants, brunis par le goudron, habitués plutôt à tirer sur les amarres. Mais dans les regards des novices et des anciens, sur les visages frais ou parcheminés, luisait la résolution bretonne et je comprenais bien qu'on sait toujours se servir de ses armes quand on a cette résolution-là !

Ils l'ont prouvé. Ils étaient six mille seulement avec cinq mille Belges, aussi braves qu'eux et ils ont brisé l'élan sauvage de cinquante mille Allemands !

Le roi de Belgique, qui momentanément a tout perdu, fors l'honneur, disait à Théodore Botrel un jour que celui-ci récitait ses poèmes devant lui, dans un des camps de son armée :

« Nous vous avons entendu, la Reine et moi, jadis à Bruxelles, dans des temps plus heureux, et nous avons aimé la Bretagne à travers vos chansons. Depuis, nous les avons vus à l'œuvre, vos compatriotes au courage légendaire, si poétiquement exalté par vous. Ce sont eux, en effet, fusiliers-marins et lignards territoriaux qui encadrent nos troupes, ici près, depuis de longs mois et nous avons admiré en de tragiques heures, leur bravoure invincible et leur ténacité stoïque...

Ce sont des braves, dans toute l'acception du mot ! »

Eh bien, camarades soldats de notre cher pays, Frères de Bretagne qui souffrez et qui mourez pour la France, puisqu'un pur chevalier comme le roi Albert vous salue de la sorte, vous pouvez vous redresser, bomber le plastron et friser votre moustache ! Dans ce cas, l'orgueil est permis. Vous pouvez en avoir, de la tête aux pieds et nous en avons pour vous !

Il n'y eût pas que des fusiliers-marins bretons sur l'Yser, il y en eût d'autres de chez nous, en pleine fournaise. Eh oui, des vieux de Cornouailles, du Trégorrois, du Léonnois, du Vannetais, des territoriaux,

des pépères. — J'ai assisté au départ d'un de leurs régiments, dans une ville de l'Ouest. — Les plis de leurs capotes se tenaient encore raides et ceux-là qu'alourdisait un brin de ventre ne l'avaient pas encore perdu. Au surplus, beaucoup d'entre eux n'étaient jamais passés par la caserne — ou si peu — et quelques semaines auparavant, bonnes gens tranquilles, de leur champ, de leur établi ou de leur bureau, ils ne voyaient surgir devant eux que des perspectives pacifiques.

Ils rêvaient de leurs affaires, de leurs maisons, de leurs familles. Subitement, il avait fallu quitter tout cela ! Et eux, les hommes d'âge mur déjà casaniers, bourgeois ou artisans habitués de la partie de cartes, chaque soir, dans le petit café voisin, ouvriers et paysans, friands de la soupe chaude et odorante, au coin du feu ou sur le seuil de la porte, ces hommes, qu'avait effleuré le vol des chimères et qui croyaient à la concorde universelle, marchaient au pas vers la bataille. Le sac au dos, le fusil sur l'épaule, les territoriaux quittaient résolument toutes les joies pour toutes les douleurs, parce qu'au dessus des têtes, entre le fourmillement des baïonnettes, il y avait un petit carré d'étoffe qui flottait à la brise, quelque chose de bleu, de blanc, de rouge... Le Drapeau ! Notre race, parmi les races du monde, est celle qui comprend le mieux et depuis le plus longtemps peut-être, la grandeur et la beauté des symboles !

Comme ils l'ont bien défendu le drapeau, les territoriaux de Rennes, de Saint-Brieuc,

de Vitré, de Saint-Malo, de Guingamp avec leurs camarades bas-normands, de Cherbourg, de Saint-Lô et de Granville, de vieux compagnons de gloire, autrefois, à Formigny ! Comme elle a été héroïque, cette division territoriale, qui porte la croix de guerre sur ses enseignes, la seule, je crois, qui ait été citée à l'ordre de l'armée de toutes les divisions territoriales.

Tous les régiments recrutés en Bretagne, fantassins, cavaliers, artilleurs, régiments d'active ou de réserve, durant cette effroyable et interminable guerre, se sont présentés partout où il y avait des coups à donner fougueusement et des coups à recevoir patiemment ! Je souhaite qu'il soit possible d'écrire un jour l'histoire véridique de l'immense et tragique épopée, la plus meurtrière, la plus sanglante des guerres depuis que le monde existe ! Il faudra des pages et des pages pour inscrire tant d'actions prestigieuses, tant de noms des Preux de France. Vous pouvez être convaincus que beaucoup de ces pages seront réservées aux Preux de Bretagne !

Je vous le répète, nous sommes encore mal renseignés et il faudrait parcourir un à un les bulletins de l'armée pour en extraire tous ces merveilleux faits d'armes à l'honneur de nos compatriotes. Ce serait une nomenclature superbe, qui dépasserait de beaucoup les limites de cette très modeste conférence et ce n'est pas moi, spectateur impuissant de l'arrière, qui suis qualifié pour remuer tant de gloire. Je rêve que, la paix venue, quelques-uns de ceux qui auront été eux-mêmes des héros, s'en

ailent de ville en ville, par la Bretagne, comme des bardes, proclamer devant les foules attentives les noms, les beaux noms de leurs compagnons d'armes ayant bien mérité de la patrie !

Je ne puis donc que vous signaler quelques-uns de nos combattants au hasard des notes que j'ai prises, de ci, de là.

C'est encore Charles Le Goffic, dans le second des livres que lui a inspirés la guerre, « Les Marais de Saint-Gond », qui a soulevé un des coins du voile qui couvre toujours les épisodes de la Bataille de la Marne.

Nous savons par lui que le général Foch, le 6 septembre, avait dit à ses Bretons, qu'il considérait comme des frères, puisqu'il s'est marié en Bretagne et qu'il a choisi un domaine des environs de Morlaix pour s'y reposer plus tard d'une admirable carrière, nous savons qu'il leur avait dit :

« Il faut culbuter ces gens-là ou se faire tuer ! »

Alors, ce jour-là et les jours qui suivirent, le 116^e de Vannes, le 62^e de Lorient, le 19^e de Brest, le 248^e de Guingamp, le 247^e de Saint-Malo, le 70^e de Vitré, le 2^e de Granville, composé en grande partie d'hommes d'Ille-et-Vilaine et des Côtes-du-Nord, foncèrent tête baissée, dans les hordes teutonnes et s'y taillèrent des trouées sanglantes ! Sur le bord des chemins qui sillonnent les plaines de Champagne, aussi nues, aussi vastes que les landes bretonnes, d'innombrables croix sont plantées, sur des fosses où dorment les nôtres pour toujours. Des inscriptions émouvantes dans leur brièveté ar-

rétaient les passants : Celle-ci par exemple, sur la tombe commune du capitaine Guilain, des lieutenants Chevrinet et Bassely, du sous-lieutenant Richard, du 70^e d'infanterie : « Ici sont tombés quatre braves officiers Français. Priez pour eux ! »

Elle s'éloigne déjà dans la pénombre, cette merveilleuse et sublime bataille de la Marne, qui décida du sort de notre pays ! Depuis lors, que de fois, que de fois, Grand Dieu ! sur ce front tourmenté, labouré d'obus, creusé de sillons, hérissé de baïonnettes et de redoutes qui va de la mer du Nord aux frontières de Suisse, que de fois les Bretons se sont dressés, la grenade au poing, le doigt sur le déclic des mitrailleuses, la baïonnette en avant, cette terrible baïonnette qu'ils appellent Rosalie, une rude fille qui n'a pas le caractère accommodant et dont les caresses sont rouges !

Et que de fois ils ont été foudroyés, illuminés de la suprême lueur d'espoir dont la mort sur le champ de bataille, enveloppe ceux qui font le sacrifice de leur vie. Et ils sont entrés dans l'éternité sereine, oublieux des mesquines rivalités de l'existence, unis par la même pensée d'abnégation, réconciliés pour le salut de la France, comme ces deux humbles vicaires de deux petites paroisses bretonnes, Rosnoën et Landéleau : Les abbés Jean Guennégan et Jean Le Borgne, fauchés dans les tranchées de la Somme, côte à côte ; comme l'aspirant Jean Marrec, surveillant au Lycée de Brest, fils de l'instituteur du Huelgoat, frappé mortellement à la tête de sa section, qu'il commandait aussi tranquillement qu'à l'exer-

cice, rapporte sa citation, alors qu'il voyait le feu pour la première fois.

Comme le caporal de zouaves Paul Bourdeau, tué devant le Mort-Homme et qui, quelques heures avant écrivait à son père : « Ici nous nous battons comme des lions. Pas un ne flanche, serait-ce le plus peureux ! »

Comme le commandant Billot, du 74^e territorial, maire de Guingamp, frère du cardinal, qui, père de onze enfants, voulut partir quand même et qui, mortellement atteint, ne permettait point que ses soldats, pour l'emporter du terrain, exposassent leur existence !

On a des enfants chez nous, beaucoup d'enfants pour défendre la France, dont le grand air fortifie le corps, dont la tradition soutient l'esprit. Je pourrais vous citer des centaines de familles, à tous les échelons de la condition sociale, comme cette belle maisonnée d'une marchande de volailles de Corlay, Madame Mercier, qui a élevé onze petits dont elle a fait onze rudes soldats, tous aux armées ! Comme cette belle lignée des Ruellan, de Paramé ; Dix frères, tous à la guerre, dont quatre ont perdu la vie dans les combats, entre autres le capitaine Louis, magnifique figure de vrai Français qui prêchait l'oubli de nos divisions passées dans l'intérêt de l'Union nationale : « Je ne prie, je ne souffre, je ne lutte que pour cela ! » Nous autres, nous ajoutons tristement : « C'est pour cela qu'il est mort ! »

Ceux d'entre nous qui assistaient aux réunions cordiales du « Breton de Paris »

n'ont pas oublié les frères Berthier. Ils se souviennent d'Auguste, celui qu'on appelait « Mathô », joyeux compagnon dont les chansonnettes en patois soulevaient la gaieté universelle dans un temps où l'on pouvait rire ! Ils se souviennent de son frère Joseph, jeune écrivain plein d'avenir dont j'avais été le parrain à la Société des Gens de lettres. — Tous deux ne sont plus. Quand Joseph apprit la mort d'Auguste, il écrivit : « Je n'ai plus qu'un désir : Venger mon frère ! » Il l'a vengé, au prix de son sang, et d'autres le vengeront à son tour.

Je voudrais, en passant, confier à votre mémoire un autre nom, que nous pouvons revendiquer, bien qu'il ne soit pas de notre sol, mais celui qui le portait fut longtemps préfet du Finistère : Henri Collignon, conseiller d'Etat, ancien Directeur du Cabinet de M. Fallières.

Je n'ai pas connu d'homme plus droit, d'un caractère plus élevé. Quand la guerre éclata, bien qu'il fut proche de la soixantaine, il s'engagea comme simple soldat au 46^e d'infanterie. Il était officier de la Légion d'honneur : on lui confia le drapeau. Il le défendit vaillamment, se battit bien et fut tué. C'est toute son histoire militaire, mais il l'a si brillamment remplie qu'aujourd'hui, chaque matin, à l'appel de la garde, on ajoute son nom à celui de La Tour d'Auvergne qui servit autrefois dans la 46^e demi-brigade.

Chaque matin, à l'appel du nom de La Tour d'Auvergne et du nom d'Henri Collignon, un homme dans le rang, répond :

« Morts tous les deux au Champ d'honneur ! »

Je viens de parler du drapeau. Nul n'ignore que nous en avons arraché un certain nombre aux mains des Allemands, à l'époque, où ils les déployaient. Maintenant, ils les cachent dans des trous. Or, il faut que vous appreniez que trois de ces drapeaux ont été enlevées par des Bretons.

Turquaud, des environs de Coëtquidan, Guilmard, de Guingamp et Boussard, de Pont-Château ! N'est-ce pas, pour employer une locution familière, ça vous fait plaisir, ça vous fait du bien de savoir ça !

Il en est d'autres de chez nous, dont non seulement je ne sais pas le lieu d'origine, mais dont j'ignore même le nom. Par exemple ce héros d'une anecdote rapportée par un journaliste — conversant avec un poilu qui l'entretient d'un camarade :

« Oui... nous avions à la Compagnie, un entêté de mulet... Un Breton du côté de Quimper. Un obus lui avait fauché la main avec son bracelet d'identité. Sitôt pansé, voilà mon buté qui se cavale en rage sur le terrain, pour aller ramasser ses cinq doigts et sa plaque : « C'est tout ou rien, qu'il disait. J' veux pas que rien traîne de mon individu chez ce sale peuple ! »

Voilà qui est lapidaire. Voilà qui est crâne. Je voudrais savoir un langage aussi imagé pour vous raconter nos Bretons. Je voudrais penser comme eux pour vous parler d'eux !

Et nous nous envolerions ensemble des tranchées, tout là-haut, dans le bleu où planent les avions, d'où naguère, avec toute

l'audace d'un jeune soldat de la terre et la maîtrise d'un vieux routier de l'air, Brindejone des Moulinais bombardait les Allemands. L'infortuné s'est tué, à la suite d'une chute terrible, dans la région de Verdun. Il avait fait ses études au collège de Saint-Servan et, un jour, nous mettrons une plaque d'honneur sur la maison où il est né, à Saint-Brieuc, près du pont de pierre, à l'entrée du Port du Légué.

Grâce à Dieu — et que Dieu le protège, un autre breton nous reste, Guynemer, le prodigieux Guynemer, qui s'abat sur les taubes comme un aigle et nous débarrasse quotidiennement des émouchets et des vautours d'outre-Rhin !

Bretons dans les nuages, Bretons le long des bois et des guérets, Bretons sur les flots de la mer, il y a des Bretons partout où l'on se bat. Quand on connaîtra les véritables péripéties de la lutte navale, que certains ont tort de considérer comme secondaire dans la lutte actuelle, encore un coup, de hautes figures surgiront, que nos horizons ont pour ainsi dire façonnées, de grandes âmes jaillies des eaux marines, où flotte éternellement l'Armor, comme une nef insubmersible.

À bord du « Mousquet » qui là-bas dans la mer indo-chinoise, ne craignit pas d'attaquer le grand croiseur Emden, à bord de « La Surprise » un méchant rafiot qui, à lui tout seul, s'empara d'une colonie allemande de la Côte d'Afrique, à bord du « Léon-Gambetta », du « Suffren », du « Bouvet », de « L'Amiral-Charner », du « Cassini »,

s'engloutissant dans les flots, que de cœurs bretons ont battu pour la dernière fois !

Sur la passerelle du « Bouvet », quand le vaisseau s'enfonça pour disparaître à jamais, debout, le commandant Rageot de la Touche, entouré de son état-major, se découvrit et la tête nue, en élevant sa casquette vers le pavillon, il s'écria d'une voix pleine, qui ne trahissait aucune faiblesse : « Vive la France ! »

Les officiers et les matelots répétèrent dans une clameur unanime : « Vive la France ! »

Et ils sombrèrent !

Et à bord du « Suffren », alors qu'un obus venait de tomber dans la soute aux poudres, le quartier-maître Lannuzel, sans perdre un atome de son sang-froid, tranquillement, ouvrit les vannes de noyage. Et quand l'amiral Guépratte fit venir Lannuzel pour le féliciter, celui-ci, répondit, tout modestement : « Amiral, je n'ai fait que mon devoir ! »

Le Devoir ! C'est là tout le mystère de l'héroïsme Breton : Fais ce que dois, advienne que pourra !

C'était la devise de ceux qui sont morts intrépidement, le général Krien, de Landerneau, tué à Verdun, le général Hamon, de Lannion, tué à la Marne, le colonel de Malleray, le capitaine de vaisseau Guépin, du « Suffren », les commandants Olivier Henry et de Bois-Séguin, les capitaines Guennebaud, de Solminihac, et Mauconduit, engagé à cinquante-sept ans, le capitaine Elie Montbet, le maître-imagier sur bois de Saint-Guérolé en Caurel, le dessinateur Jor-

dic, beau-frère de Charles Géniaux, l'enseigne de vaisseau Diraison-Saylor, engagé dans un régiment colonial, le sergent Le Braz, fils du maître Anatole Le Braz, le sculpteur Paul Le Goff, lieutenant de territoriale, le peintre Pegot-Ogier, les deux fils du colonel du Halgouët, le fils de mon cher confrère et ami, Gaëtan de Wismes, et Narcisse Quellien, le fils du barde, mon regretté camarade et les deux petits-fils de Renan, Ernest et Michel Psichari et Jean-Pierre Calloc'h, un poète inspiré de la vieille langue celtique!!

C'est la devise des glorieux blessés, comme le grand peintre Le Mordant, dont les yeux — ô douleur poignante, si stoïquement supportée — sont fermés désormais aux ivresses de la lumière — comme le pilote-aviateur Grall tombé en Asie-Mineure et se traînant jusqu'à la côte, à force d'énergie, pour échapper aux Turcs!

C'est la devise de ceux qui luttent toujours, l'amiral de Bon, le général de Langle de Cary, le commandant Jules Le Dantec, le capitaine Yves Collin, l'automobiliste Jaffrennou, l'aspirant Léon-Paul Renimel, le sergent Pierre de Portgamp, le caporal poète Joseph-Emile Poirier, le soldat de deuxième classe Couapel, de La Boussac, fait chevalier de la Légion d'honneur, et tant d'autres, tant d'autres auxquels je demande pardon de ne pas les connaître!

C'est la devise des infirmières bretonnes, si compatissantes, si attentives, aussi nombreuses que les fleurs d'ajonc sur nos landes.

Récemment, un beau livre a paru, monu-

ment élevé par un fils pieux à la mémoire de son père, le commandant de Robien, l'incomparable commandant de Robien! Ce livre est intitulé: « L'Idéal Français dans un cœur Breton! » — Et c'est tout dire, pour dépeindre l'apôtre fervent, l'homme de charité et de vaillance, le soldat qui s'était placé sous l'égide de Jeanne d'Arc et qui, d'avance, avait fait le sacrifice de sa vie.

Ses zouaves avaient enlevé une tranchée ennemie, vers Roclincourt et le commandant, que son âge eût dispensé de reprendre du service, s'il l'avait voulu et que ses hommes appelaient leur vieux père, tant il était bon, voulut s'assurer par lui-même si son bataillon était à l'abri d'une contre-attaque. Dans un élan de bravoure téméraire, il s'engagea sous une pluie de pétards, dans le dernier boyau de sape conquis, s'avança vers l'ouverture et se campa, tout droit au milieu de la brèche... Une grenade l'atteignit en pleine poitrine et le tua net!

Il faudrait vous raconter en détail toute sa vie de dévouement, toutes ses belles actions pendant la campagne. Je ne le puis et je veux seulement vous citer ces lignes de René Bazin, qui sont comme la synthèse du splendide exemple donné par le commandant de Robien:

« C'est la chanson de geste qui continue. C'est Dieu transparaissant à travers la France purifiée. Les chercheurs de sublime ne trouveront rien de mieux... »

Dans ce salon, entre les murs de cet hôtel transformé en ambulance, où la charité

rehausse encore le prestige d'un grand blason, flotte une grande âme ! Je sens qu'elle est présente et qu'elle m'apporte, comme à vous tous, une sorte de réconfort. Le capitaine, duc de Rohan, mort pour la France, à vécu ici. Il y a passé maintes fois, droit, svelte, l'œil clair, et ceux qui l'ont connu savent qu'il était courtois, équitable et accueillant aux petits... et ses soldats l'adoraient et ils l'appelaient « Rohan » tout court.

Si les morts nous entendent comme je l'espère, le Duc de Rohan sait, dans le mystérieux au delà, que sa mort glorieuse a provoqué d'un bout du pays à l'autre, un seul cri d'admiration. Enseignement incomparable pour toutes les opinions, toutes les classes, toutes les religions, sa mort est comme un lien sacré entre la vieille et la nouvelle France ! Et nous autres Bretons, parce que son nom personnifie toute notre histoire locale, nous le magnifions avec une émotion plus intense encore. Voici l'époque où là-bas, sur la terre bretonne, autour du château de Josselin, fleurissent les bluets, les marguerites des prés et les coquelicots. J'aurais voulu pouvoir en composer une gerbe et l'apporter ici... une gerbe de ces fleurs cueillies dans la petite patrie et qui sont aux couleurs de la grande. L'arrière petit-fils de nos rois bretons, Alain et Conan, est mort sous l'uniforme d'un capitaine de chasseurs de France. Nous nous inclinons profondément devant sa mémoire !

Je veux dire à Madame la Duchesse de Rohan, je veux lui dire respectueusement

que nous nous associons à son chagrin avec tout notre cœur. — Pour nous, celui que nous pleurons, c'est un Rohan. Il personnifie notre honneur ancestral et l'admiration qui exalte l'homme est comme un adoucissement aux regrets. Mais pour elle après d'autres deuils cruels, c'est un enfant qu'elle a perdu. Elle se souvient de lui quand il était tout petit, quand elle le tenait sur ses genoux, à l'âge où les garçons sont encore tout entiers à leur mères !... Et parce que noblesse oblige, elle n'a pas cru pouvoir s'isoler dans les larmes. Elle a surmonté sa tristesse pour soulager d'autres tristesses. Je la salue et je la plains... Et que le Seigneur Dieu lui donne la résignation et la force, en attendant que sa tâche de dévouement accomplie, elle puisse aller prier solitairement dans la basilique de Notre-Dame-des-Roncières, à Josselin, pour l'âme de son fils.

O Duc de Rohan, nous ne vous oublions pas ! Nous ne vous oublierons pas, ô soldats et marins bretons, obscurs ou éclatants héritiers de Primoguet, de Ducouédic, de Cornic-Duchesne, de Surcouf, de Duquay-Trouin, d'Hervé Rielle et de Guébriant ! Nous vous inscrirons sur des tablettes d'honneur dans les mairies, dans les écoles, dans les églises et je voudrais que, dans chaque village, les petits gars gravent avec leurs couteaux sur l'écorce des jeunes chênes, les noms de leurs aînés disparus, pour qu'ils grandissent encore quand les chênes grandiront !

Hélas, la Statue de la Gloire militaire est voilée d'un crêpe de deuil. L'héroïsme et

la souffrance vont de compagnie. Cette guerre sans fin cause des misères sans nom !

Notre ami, le Docteur Le Fur, dont nul obstacle ne ralentit l'ardeur quand il s'agit de faire du bien, a fondé l'œuvre du Fusilier-marin et du Soldat Breton et, sans cesse, il s'ingénie à provoquer la générosité publique. Les tableaux exposés dans un des salons de cet hôtel ont été donnés par d'éminents artistes au profit de l'œuvre qu'il a fondée et que préside Madame la Duchesse de Rohan. Je vous demande instamment de prendre des billets, beaucoup de billets de la tombola, dont les heureux gagnants auront la chance d'emporter ces tableaux. Je fais un pressant appel à votre concours, sous toutes les formes. Car c'est toutes les infortunes que l'œuvre a pour but de soulager.

Et je n'hésite pas à vous redire ce que je disais, il y a un an, à la salle de la rue d'Athènes, lors du magnifique concert organisé par l'infatigable docteur Le Fur :

C'est aux Bretons d'aujourd'hui qui sont entrés déjà dans la légende et dans l'histoire, comme leurs devanciers, que nous devons penser sans trêve. Nous devons leur envoyer le témoignage de notre pensée constante, les reconforter, les aider, les encourager par tous les moyens qui dépendent de nous.

Donnez-nous pour cela des pièces blanches, des billets bleus. Donnez-nous tout ce que vous pouvez donner. Inscrivez vos noms sur nos listes de souscription, prenez nos billets de tombola, tricotez des bas,

taillez des chemises, apportez-nous des provisions. La vie est dure dans les tranchées, le sol humide. Les nuits sont froides et si les étoiles scintillent dans le ciel, il paraît cependant à ceux qui les regardent que ce ne sont pas les mêmes que celles du pays natal, qu'elles ne brillent pas du même éclat.

Alors, le matin à l'aube, après un mauvais sommeil entrécoupé d'alertes, pendant lequel on n'a même pas pu rêver à son aise, ça semble doux, ça semble exquis de recevoir un paquet qui porte cette devise « *Envoi de l'Œuvre du Fusilier-Marin et du Soldat Breton* ». C'est comme si l'on tenait dans sa main un petit morceau de Bretagne !

Je vous en prie, aidez-nous à procurer ces courts moments d'allégresse à Hervé, à Yves, à Jean-Marie, à Jozon, à Tanguy, à Mathurin, aux chers garçons qui portent des prénoms familiers et que l'idée fixe du devoir, le sentiment de la patrie plus fort que les autres retient de s'abandonner à la nostalgie.

Je sais que l'intendance les nourrit bien, mais, quand même, une boîte de conserves dans le sac, un petit paquet de crêpes de Morlaix ou de galettes de Lorient, au fond de la musette, ça vous flanque du cœur au ventre... C'est le superflu plus indispensable parfois que le nécessaire... Donnez-nous, donnez-nous pour que nous puissions envoyer des douceurs aux rudes soldats !

Enfin, ce n'est pas sur eux seulement que doit se pencher notre sollicitude.

Il y a là-bas, en Allemagne, dans les horribles camps de misère, des prisonniers nombreux de notre province. Ce sont eux surtout que ronge le mal du pays. Il faut les plaindre car ils ne connaissent pas l'aurore de la gloire, ni l'ivresse de la bataille. Surveillés par des gardiens brutaux, ignorants des phases de la guerre et sciemment trompés par leurs geoliers, astreints à des travaux épuisants et plus mal nourris que des animaux, sans nouvelles de leurs familles pendant de longs jours, ils comptent, minute par minute, les heures lentes de la captivité, les heures du désespoir ! Ah ! C'est pour eux surtout qu'un souvenir des absents, un message de sympathie, sont des viatiques durant la montée du calvaire ! Ne les oubliez pas ! Donnez-nous pour eux ! Ils sont mal vêtus, ils ont faim et songez que le pain qu'ils reçoivent ne les restaure pas seulement dans leur chair, mais qu'il fortifie encore leur esprit, parce qu'il a été fait avec du blé de France, parce qu'il a été pétri par des bras français, parce qu'il a été touché par des mains bretonnes !

Et puis, il y a chez nous des veuves, des veuves sans nombre qui prient à genoux sur les dalles des églises, sur les gazons des cimetières, où leurs hommes, tombés loin de Bretagne, ne reposeront jamais !

Il y a de pauvres vieilles mamans qui filent à leur fenêtre, le cœur gros, les yeux troubles, cherchant dans le brouillard du passé les visages chéris des grands fils, des bons fils qu'elles ne reverront jamais !

Il y a des petits qui, le soir, en rentrant

de l'école, ne retrouvent plus la maison joyeuse où naguère le père leur chantait des rondes. — Ils ne l'entendront plus jamais... Oh, la guerre maudite !

Il y a des misères cachées que peuvent atténuer seulement des charités discrètes.

Il y a des blessés dont il faut distraire la souffrance, il y a des mutilés dont la jeunesse fut brisée en plein essor auxquels il faut apprendre à vivre.

Je vous en prie, je vous en prie... Ayez pitié. Donnez-nous généreusement, donnez-nous abondamment, pour que nous puissions mettre du baume, beaucoup de baume, sur les plaies du corps, sur les plaies du cœur !...

Je crois à l'âme immortelle ; il me semble que là-haut, dans le Paradis des Braves, les Bretons morts pour la Patrie tournent leurs regards vers nous. Ils nous crient : « N'abandonnez pas les vieux parents qui s'appuyaient sur notre vigueur, n'abandonnez pas nos femmes, nos chères femmes qui chemineront désormais tout en noir et si faibles sans nous ! Assistez-les de toutes vos forces, assistez les camarades plus heureux que nous qui tiennent bon sous les obus, venez en aide à ceux qui nous vengeront et ce sera grande fête, dans le Paradis des Braves, lorsque s'envolera de la terre de France, de la terre de Bretagne, l'immense clameur de la Victoire ! »

Appendice

L'œuvre du **Fusilier-Marin et du Soldat Breton**, n'entend pas se borner à venir en aide à nos valeureux compatriotes. Elle veut encore honorer la mémoire de ceux qui sont tombés et signaler à l'admiration publique ceux de chez nous qui se battent si magnifiquement pour la France.

M. Eugène Le Mouël, dans sa conférence, a cité les noms glorieux parvenus à sa connaissance. Mais il y en a beaucoup d'autres et nous espérons bien les inscrire tous, un jour, sur les tables de la Renommée.

C'est dans cette pensée que nous donnons ici une première liste. — Et nous prions ceux qui liront cette brochure de nous communiquer tous renseignements utiles sur nos soldats et marins morts, blessés, prisonniers ou actuellement au front.

Le lieutenant **Raoul du Plessis de Grénédan**, du 22^e dragons meurt à la tête de ses cavaliers après s'être fait citer à l'ordre du jour, en octobre 1914 ;

Le commandant de la **Villehuchet**, père de cinq enfants, sollicite toutes les missions périlleuses : un obus le frappe en pleine poitrine.

La famille du **Couédic de Kergorlay** donne à la France six frères : quatre officiers, un brigadier, un engagé volontaire.

Lucien Marzin, un petit morlaisien de 15

ans, quitte sa famille, arrive au front, où il tue deux ennemis à bout portant.

Isidore Colas, à peine rétabli de sa blessure, s'offre, dans un hôpital à laisser transfuser son sang pour sauver son voisin de lit.

Le petit **Yves Nicolas**, de Vannes, 17 ans, s'illustre à Dixmude où il décroche la médaille militaire.

Le capitaine **Yves Collin**, de Saint-Brieuc, blessé grièvement à la tête, est fait prisonnier, s'évade par la Hollande, à peine guéri et revient se battre en France.

Le peintre **Alphonse Le Leuxhe**, du Faouët soldat au 262^e, meurt glorieusement.

M. **Meunier**, délégué du « Breton de Paris » meurt pour la France le 23 février 1915.

M. **Henry Piédevache**, deux fois cité à l'ordre du jour dédaigne d'en faire part aux siens ; c'est par un journal que son père apprend les hauts faits de son fils. Son cousin germain **Amédée Piédevache**, le bras gauche atrocement atteint par un coup de feu à bout portant, l'artère sectionnée, l'os radial broyé, épuisé par la perte de sang, tandis qu'on le transporte à l'hôpital, crâne encore et demande à des soldats qu'il rencontre « depuis quand on ne salue plus les morts ».

M. **Quelven**, délégué du « Breton de Paris », à Asnières, tombe en brave à Carençy.

Le caporal de la **Tour d'Auvergne**, meurt, comme son illustre aïeul au Champ d'honneur.

Tombés aussi le glorieux fils de notre dé-

légue **M. Barbedette**, celui de **Mme Waisse**, le poète bretonnant **Joseph Le Bras** (Dirlem), le petit-fils du général Faivre, **Maurice Faivre**, à Nieuport, le fils de **M. Le Mault**, conseiller du commerce extérieur, le maréchal des logis **Emile-Jean Le Mault**, à 23 ans !

C'est un breton, le quartier-maitre **Le Gaignec**, que le général Foch félicite pour avoir crevé un drachen.

Nos délégués du « Breton de Paris », **M. Jean Bodin**, territorial tué à Sommes-Suippes et **Henri Chalmet** succombant à des blessures reçues en Champagne ;

Théodore Botrel, le grand chansonnier breton, deux fois cité ; les textes officiels disent qu'il a « témoigné de son mépris absolu du danger ».

Le sergent **Demance**, secrétaire général de la « Sardine » dont une belle citation a récompensé la brillante conduite au feu.

L'enseigne de vaisseau **Vaugeois**, aviateur, croix de guerre avec palme et croix d'argent du Mérite italien, qui engage un victorieux combat avec trois avions ennemis.

Michel (César-Alfred) ancien combattant de 70, engagé volontaire, cueille à l'âge de 71 ans, le grade de maréchal des logis, la croix de guerre et la médaille militaire au Fort de Tavannes.

L'aviateur **Jean Le Bourhis**, de Bannalec, tombé après des combats épiques.

Henri Le Goff qui, lui aussi, donne son sang pour la transfusion, à l'hôtel Astoria.

Henri Nobilet, qui n'ayant pas dix-huit ans, s'engage, devient caporal et se fait

citer pour avoir « énergiquement combattu à la grenade pendant 66 heures ».

M. de Chappedelaine, député de Dinan, bien que dégagé de toute obligation militaire, s'engage et se fait citer ainsi que le marquis **de Rosambo**, ancien député.

Le député de Montfort **M. Porteu**, de la classe 1888, père de 5 enfants, vient de s'engager.

Citons enfin le **R. P. de Lamarzelle**, de la Compagnie de Jésus, fils du sénateur. S'est fait citer comme « excellent sous-officier, toujours prêt à accomplir les missions les plus délicates ».

Nous prions de bien vouloir adresser les renseignements demandés plus haut, au siège de l'Œuvre du **Fusilier Marin et du Soldat Breton**, 14, rue Vaneau, Paris (7^e).

Pour recevoir cette brochure par la poste, prière d'envoyer 1 fr. 10 au Siège Social de l'Œuvre, 14, rue Vaneau, Paris, 7^e, où toutes les offrandes en nature et en espèces doivent être adressées.

Présidente d'honneur :

Madame la Duchesse de ROHAN

Président :

M. Le Docteur LE FUR

Secrétaire :

Madame Lucien BACHON

Parmi ceux qui ont accordé à l'Œuvre
leur Concours généreux ou leur Patronage
citons :

Madame Raymond POINCARÉ

Madame la Duchesse de ROHAN

Princesse Lucien MURAT ;

Princesse Aymon de LUCINGE

Baronne James de ROTSHCHILD

Marquise de la FERRONNAYS

Marquise de LANGLE ; Générale CABAUD

Comtesse de BOIS-FLEURY

Princesse BONAPARTE-WYSE

Marquise de POLIGNAC

Baronne de SAINT-JOSEPH

Duchesse de la ROCHEFOUCAULD

Duchesse de la ROCHE-GUYON

Marquise de TAILLEYRAND-PERIGORD

Mesdames RONALDS, DEPEW,

GILBAULT, GOUREAU, GRIPON,

NICOLAY, LE FUR, CARPENTIER,

Willy BLUMENTHAL,

WATEL-DEHAYNIN, Bertrand de GESLIN

LADREIT de la CHARRIERE

Vicomtesse de CALLAC, de POURTALÈS

de BAILLEUL, Comtesse MARQUISET

Baronne DAVILLIERS,

Marquise de PUISAYE, Comtesse VANDAL

Comtesse de SABRAN-PONTEVÈS

Comtesse de KERHUE

Comtesse de SAINT-PERN

Comtesse GINOUX-DEFERMON

Mesdames MOULLE, NICOLARDOT,

LEGRAND, de PUTHOD, de BEDER,

LESAGE, SAINT-PAUL,

CAHEN D'ANVERS, BREMOND,

CHALAND-BARIER, de BEAUCHENE,

BOREL, Le GONIDEC, PUGLIESI-CONTI

CHARIER, Le BLANC, André GIROULT

TROCHU, PLOUFFE, TRUBERT,

De LAUNAY, PERAIRE